

Regards sur l'architecture du faubourg

Gino Gariépy

Volume 3, numéro 1, printemps 1987

Saint-Jean-Baptiste : la paroisse, le quartier, le faubourg

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/6573ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (imprimé)

1923-0923 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Gariépy, G. (1987). Regards sur l'architecture du faubourg. *Cap-aux-Diamants*, 3(1), 27–30.

REGARDS SUR L'ARCHITECTURE DU FAUBOURG

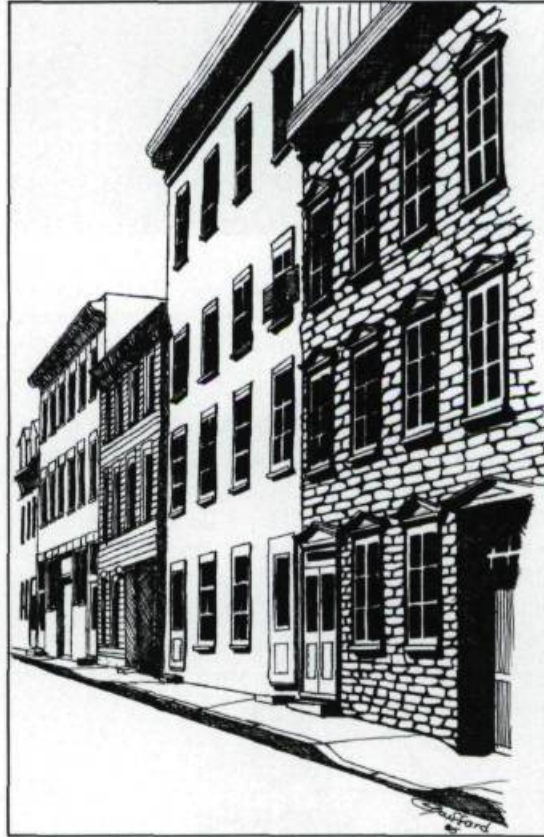
Par Gino Gariépy*

Le paysage architectural du quartier Saint-Jean-Baptiste se compose principalement de maisons de deux, trois et quatre étages, construites en bordure du trottoir et dont le recouvrement de brique est caractéristique. Ceci crée de longues rangées de maisons, formant des couloirs opaques. Seules les rues transversales et les portes cochères interrompent cette linéarité en ouvrant des perspectives. Ce paysage typique semble avoir été construit d'un seul tenant, tant les formes architecturales qui y sont juxtaposées se répètent et se répondent. Rien de plus logique donc d'imaginer que toutes ces architectures seraient contemporaines et, pourquoi pas, d'en situer l'apparition dans les seules années qui suivirent l'incendie dévastateur du quartier en 1881.

En effet, l'effort de reconstruction qui suivit le fléau aurait pu doter le paysage d'habitations en nombre suffisant pour expliquer l'essentiel de sa composition actuelle. Pourtant il n'en est rien. S'il est vrai que bon nombre de bâtiments sont apparus à la suite de l'incendie de 1881, l'étude du domaine bâti nous révèle que l'essentiel de l'habitat d'aujourd'hui est plus récent. En fait, le type d'architecture dominant, l'immeuble à toit plat, n'apparaît dans le quartier que plus tard, autour de 1900. Son impact sera considérable; ce sont tout autant le paysage que la vie elle-même du quartier qui s'en ressentiront profondément. Le processus d'implantation de cette nouvelle architecture permet de mettre en évidence certaines caractéristiques de cette société du début du XXI^{ème} siècle.

Renaitre de ses cendres

L'incendie de 1881 dévaste une bonne part des maisons du faubourg à l'exception de celles situées à l'est de la côte Sainte-Genève. Les sinistrés se réfugient chez des amis le temps de trouver le courage et les moyens de se reconstruire un logis. Pour tous ceux qui ne s'étaient pas munis d'une assurance, le nouveau logis prendra plutôt l'aspect d'une modeste maisonnette, abri de fortune dont les dimensions, les matériaux et le style traditionnel évoquent les capacités finan-



Un paysage typique du faubourg. Alignement de maisons construites ou transformées entre 1890 et 1920 sur la rue Richelieu, entre la rue Saint-Augustin et la côte Sainte-Genève. (Dessin: Sylvie Bouffard, 1985).

cières très restreintes de leurs occupants. Même si de telles constructions constituent une entorse aux règlements, elles sont tolérées par la municipalité dont les officiers sont sensibles à la condition économique des sinistrés.

Une couche plus favorisée de la société faubourienne affronte beaucoup plus aisément le problème de la reconstruction. Ainsi, plusieurs commerçants et des résidents fortunés de la rue Saint-Jean tirent parti des primes versées par les assurances pour rebâtir avec des matériaux plus nobles. Ces nouveaux édifices n'ont plus rien à voir avec les structures traditionnelles qui occupaient leur emplacement avant l'incendie. Ils

* Historien d'art

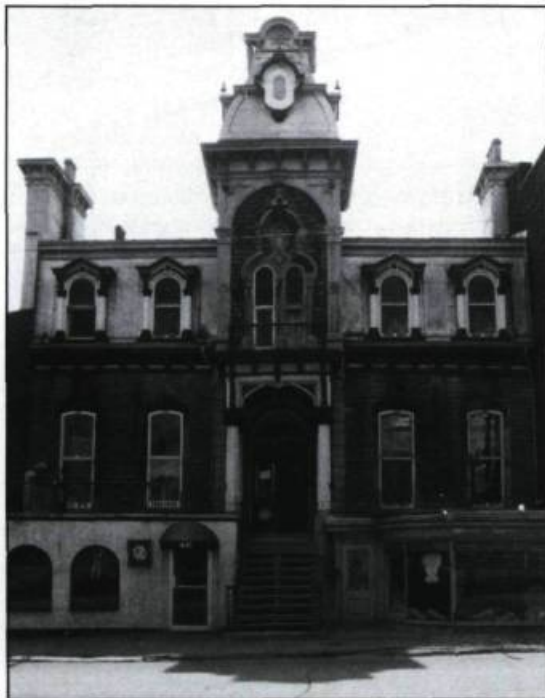
Rue Lavigueur, des petites maisons traditionnelles en bois avec toit à deux versants, reconstruites après le feu de 1881.

(Photo: Service de l'audio-visuel, Université Laval).



sont plus vastes et plus ornés, et souvent érigés en pierre de taille. Plusieurs sont de style Second Empire avec comme principal trait distinctif, la toiture mansardée, qui caractérise l'époque des années 1880 à Québec.

L'intérêt que suscite ce style dans les faubourgs n'est que le reflet de son adoption par l'architecture institutionnelle; l'Hôtel du Parlement dessiné par l'architecte Eugène-Etienne Taché en 1877 et les maisons qui l'accompagnent du côté sud de la Grande Allée, en sont les premiers témoins à Québec.



Villa suburbaine située sur la rue Saint-Jean face à l'église. Cette maison présente les caractéristiques de l'architecture Second Empire; toiture mansardée, forme et ornementation des ouvertures, tourelle centrale et portique.

(Photo: Service des ressources pédagogiques, Université Laval).

La mode Second Empire

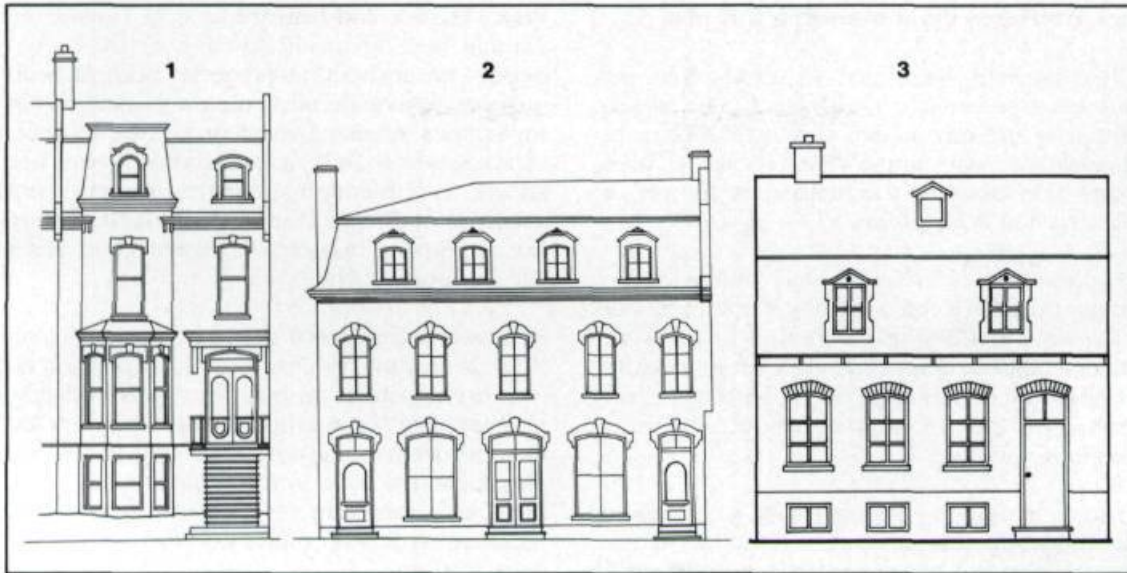
Séduits par ces nouveaux modèles, les bourgeois et les commerçants de la rue Saint-Jean choisissent spontanément ce style qui se répand rapidement dans le quartier. Rien d'étonnant aussi à ce que ces mêmes personnes, regroupées dans l'Oeuvre de la fabrique, adoptent l'architecture Second Empire et son plus illustre représentant à Québec, l'architecte Joseph-Ferdinand Peachy(1830-1903), lorsque vient le temps de reconstruire l'église paroissiale rasée par le feu.

Mais dans le faubourg apparaissent aussi des maisons moins luxueuses qui témoignent de l'adoption de ce nouveau style architectural par des propriétaires de condition plus modeste; le degré d'ornementation y est réduit, les matériaux sont plus sobres et l'édifice occupe une position moins stratégique dans la trame urbaine du faubourg. Dans son expression la plus ténue, ce style nouveau rejoint l'habitation traditionnelle urbaine la plus modeste dont il coiffe le seul rez-de-chaussée d'un toit mansardé en même temps qu'il imprime aux ouvertures le profil cintré qui le caractérise.

Si l'architecture du Second Empire s'implante à Québec comme une mode propulsée par quelques réalisations prestigieuses, son succès dans le faubourg Saint-Jean tient plutôt à sa capacité de s'adapter à des besoins variés, bien caractéristique de cette seconde moitié du XIX^{ème} siècle. Comme l'architecte César Daly, l'apôtre de la diffusion de l'architecture Second Empire, l'a fait pour la villa suburbaine, les architectes et constructeurs du faubourg vont créer une architecture originale dans le faubourg Saint-Jean, où se retrouvent des maisons de première, seconde et troisième classes. Si la maison de première classe est nouvelle, fondée sur le modèle de troisième classe des banlieues parisiennes cossues, les deux autres catégories naissent d'une synthèse entre l'héritage traditionnel, déjà inscrit dans le paysage du faubourg, et le renouveau stylistique.

Trois éléments ont semblé motiver la transformation des types traditionnels existant au contact des formes du Second Empire. D'abord, le seul toit mansardé, par la logeabilité, permet une densification du quartier. Ensuite, ce toit, dont le brisis est toujours recouvert en tôle à la canadienne, est un ornement qui confère un caractère monumental à une habitation moyenne. Enfin, l'arcade cintrée des ouvertures facilite l'usage de la brique assemblée en arc de décharge.

Mais surtout, cette maison, particulièrement celle de deuxième catégorie qu'on retrouve en grand nombre, est une réponse fonctionnelle aux besoins de la population du quartier. Au rez-de-chaussée on retrouve le lieu de travail, tandis qu'à l'étage se développe, sur deux niveaux, un loge-



Trois classes de maisons d'architecture Second Empire sont introduites dans le quartier.

- 1) maison mitoyenne avec terrasse, rue Saint-Jean. (Dessin: Vincent Poupart).
- 2) maison double avec magasin, rue d'Alguillon. (Dessin: Vincent Poupart).
- 3) maison mitoyenne, rue Saint-Gabriel. (Dessin: Gino Gariépy).

ment complet. Comme si l'édification d'un toit nouveau avait permis de placer une maison d'habitation bourgeoise par-dessus l'espace destiné au commerce ou au bureau.

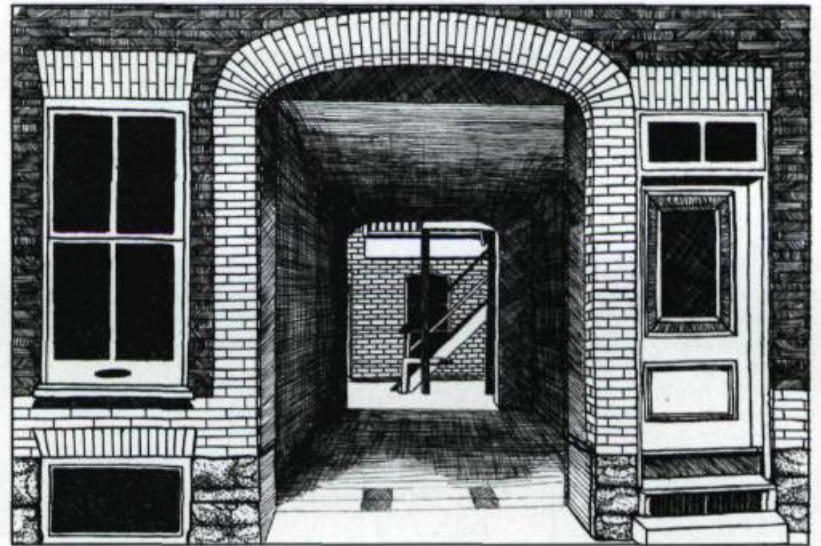
Le nouveau résidentiel

Malgré l'intérêt de cette architecture Second Empire, il n'en demeure pas moins que les manifestations de ce style sont assez limitées dans un quartier où la maisonnette traditionnelle domine. Les résidences plus cossues se concentrent le long de la rue Saint-Jean. On retrouve vers l'ouest de la rue, les commerces spacieux et modernes tandis qu'à l'est de la côte Sainte-Geneviève survivent les anciens commerces. En fait, c'est autour de la rue Saint-Jean, axe est-ouest, que l'architecture s'est d'abord renouvelée; des îlots entiers au nord et au sud du faubourg sont plus clairsemés et tentent de reproduire temporairement l'habitat existant avant l'incendie de 1881.

Les différences que recèle ce paysage architectural et un nouveau lotissement de terrains vont susciter un redéploiement de l'effort de construction dès 1890. Apparaissent alors en nombre les exemplaires d'un nouveau type d'architecture: immeubles aux toits plats qui auront, selon le cas, deux ou trois étages, et dont chaque étage sera occupé par un logement autonome.

Déjà, au lendemain de l'incendie de 1881, quelques maisons à toit plat avaient fait leur apparition. Dites de style néo-renaissance, elles ont une ornementation assez élaborée, notamment une large corniche, souvent très ornée, qui soustrait à la vue une toiture légèrement inclinée vers l'arrière.

Les choses évoluent rapidement lorsque les religieuses de l'Hôtel-Dieu de Québec ouvrent à la



construction domiciliaire leur vaste terrain situé au nord de la rue Saint-Jean entre les rues Racine et Salaberry. Le nouvel espace loti se couvrira de nombreuses demeures à toit plat, toutes assez semblables. Seules la couleur de la brique, l'ornementation de la corniche, la présence d'une porte cochère ou d'un oriel, permettent de les distinguer les unes des autres. Cette nouvelle architecture se caractérise donc sur le plan formel par l'usage d'un gabarit et d'un répertoire de composantes similaires. Ce genre d'uniformisation de l'habitat est d'ailleurs suscité par le mode de lotissement des terrains. En effet, alors qu'auparavant les lots étaient rarement de même dimension, le nouveau mode de division des Augustines propose des lots identiques, ce qui constitue une innovation dans le quartier. A travers ce développement on assiste à une sorte de démocratisation et de standardisation de l'architecture domestique en faveur d'une nouvelle classe de petits propriétaires tirant quelques revenus d'un ou deux loyers situés aux étages.

A cause du type de lotissement, sans ruelle arrière, chaque propriétaire doit accéder à sa cour arrière par l'avant. D'où la prolifération de ces portes cochères qui confèrent un cachet unique au quartier. (Dessin: Sylvie Bouffard).

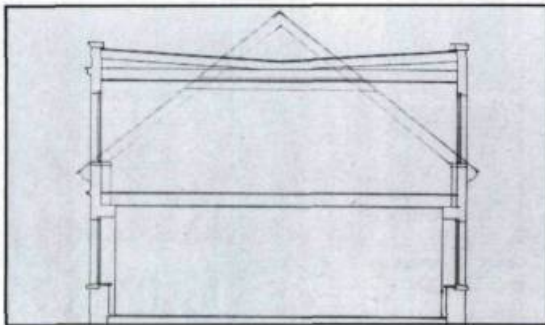
Les avantages de la maison à toit plat

On comprend assez bien les motivations des nouveaux propriétaires qui optent pour ce type d'architecture qui, au-delà de l'apparence ornementale du style, transforme l'habitat et comporte bon nombre d'avantages en termes de construction et de coûts.

On considère le dernier plafond comme toiture, ce qui évite les formes lourdes et complexes de couverture. Cette forme empêche aussi le déversement de neige et de glace sur les trottoirs et la pose d'un matériau de recouvrement coûteux n'est pas nécessaire puisque la toiture demeure invisible.

Ensuite, le nouveau type de façade n'établit plus de distinction entre les étages, ce qui permet de les occuper tous par des logements autonomes, sans que personne n'ait à «*babiter le toit*», ni à subir les inconvénients de pièces aux murs inclinés. Il en résulte un nouveau mode d'aménagement intérieur qui permet de superposer les familles tout en préservant leur vie privée.

M. Donobue de la rue d'Aiguillon s'adresse à l'architecte George-Emile Tanguay en août 1908 afin de rehausser sa maison d'un étage et de la couvrir d'un toit plat. Ce plan montre la transformation. (Archives de l'Université Laval, fonds Chênevert).



La présence de nids ou bow-windows rythme l'élévation de la rue. Ce genre d'ornements offre un meilleur ensoleillement au logis. (Dessin: Sylvie Bouffard, 1985).



Enfin, la cour intérieure jusque là considérée comme lieu de travail (atelier, écuries, etc.) devient un enclos plus privé; les occupants du quartier, devenu de plus en plus résidentiel, travaillent désormais à l'extérieur. Le type architectural ne prévoit d'ailleurs pas d'accès à cette cour arrière. Si plusieurs maisons du faubourg n'ont aucun accès direct à leur cour arrière, bon nombre d'occupants négocieront cependant un accès par une porte cochère.

Si le style architectural s'établit d'abord à l'intérieur de certaines limites, il profite cependant de son insertion dans un quartier existant pour se profiler avec originalité. Ainsi, il servira de modèle lors de la transformation de maisons déjà plus anciennes dont on veut augmenter la logeabilité en exhaussant les toitures; elles seront rétablies avec toit plat pour favoriser cette densification.

Mais, en même temps, ce type architectural assez sobre par définition peut s'enrichir d'attributs formels. Dès 1890-1900, on voit apparaître sur ces grandes façades lisses des orielles ou fenêtres en encorbellement, héritées des maisons les plus achevées du style Second Empire, comme quoi l'héritage architectural du faubourg joue un rôle non négligeable dans le processus d'élaboration des modèles nouveaux.

L'introduction de ces «maisons à appartements» de petites dimensions, entre 1890 et 1920, est l'élément principal dans la constitution du paysage architectural du faubourg actuel. Ce type architectural représente en effet 70 pour 100 du domaine bâti — comparativement à 10 pour 100 de bâtiments traditionnels avec toit à deux versants et 20 pour 100 d'édifices à toiture mansardée — et témoigne de la naissance d'une petite bourgeoisie commerçante entourée d'une population de locataires que génèrent les activités commerciales du centre-ville.

Si le quartier Saint-Jean-Baptiste a été reconstruit après l'incendie de 1881, on doit convenir que son image actuelle a plutôt été définie au début de notre siècle, époque où l'ensemble atteint enfin un premier état d'achèvement. Dès lors, on doit souligner le caractère assez particulier de ce paysage architectural qui, s'il a été développé parallèlement à celui de la majorité des quartiers et villes du Québec, a cependant profité des antécédents du lieu pour les intégrer dans une synthèse originale avec les styles et types architecturaux nouveaux. Même si elles ne sont pas toutes visibles à l'oeil nu, les étapes successives de l'évolution architecturale sont donc inscrites dans la mémoire du faubourg; elles sont implicites et donc nécessaires à l'intelligence du lieu. ♦